

## *La temporalité dans la littérature d'idées: 1. Temps et discours autobiographique*

MARÍA DOLORES PICAZO  
UCM

La question temporelle étant l'un des noyaux de la littérature d'idées, et notamment de l'écriture autobiographique, j'essaierai de déterminer ici les axes autour desquels tourne la temporalité dans cet espace littéraire; c'est-à-dire, la fonction qu'elle accomplit et la manière dont elle est sentie par le sujet qui s'engage dans l'aventure autobiographique.

La profusion d'études que la narratologie moderne a consacrée à cet aspect de la structure narrative oblige à préciser certains concepts, à chaque reprise, en vue d'éviter des explications confuses.

J'entends par *temps de l'action du récit*, le temps où les faits rapportés ont —ou ont eu— lieu; c'est-à-dire, le temps de la structure événementielle ou temps de l'histoire suivant la terminologie déjà classique de Todorov et Genette.

Par *temps du récit littéraire*, je comprends non seulement le *temps* (espace: chapitre, nombre de pages, etc.) employé par le récit pour exprimer les différents événements, l'*ordre* et la *fréquence* avec laquelle ils sont rapportés, c'est-à-dire, non seulement ce que Genette définit comme le *pseudo temps du récit* (Genette; 1972: 78), mais aussi le temps de l'énonciation. Cet ajout différentiel provient plus que d'une question d'ordre méthodologique, d'une conception différente de l'acte même d'écrire.

En effet, le fait d'inclure le temps de l'énonciation à l'intérieur du temps du récit implique qu'à l'égard du procès d'écriture, je considère de même les segments narratifs et descriptifs que les segments discursifs. En d'autres mots, les intromissions de l'auteur —actualisées dans ce que j'appelle segments discursifs— accomplissent à l'intérieur du récit une fonction aussi signifiante —sinon plus— que celle qu'accomplissent les autres segments composants. C'est pourquoi, quand on veut analyser en profondeur l'un des aspects de la structure narrative d'un texte —et parmi eux, l'armature temporelle— ces segments devront être considérés pour déterminer l'influence et l'action qu'ils exercent sur la composition du texte. Et il est évident que la littérature d'idées,

et concrètement le genre autobiographique, est en ce sens l'un des espaces privilégiés, car la présence de l'auteur y est permanente.

Cela dit, venons-en à l'étude de la relation que maintiennent le temps du récit et le temps de l'action du récit dans le discours autobiographique<sup>1</sup>.

Même si, suivant la logique la plus élémentaire, on serait tentés d'établir un seul principe catégorique de décalage entre TR et TAR dans le genre autobiographique, la prolifération de textes qui échappent à cette perspective traditionnelle montre qu'aucun critère *a priori* ne sert pour déterminer la relation entre ces deux repères temporels. D'où, l'obligation d'examiner l'agencement de chaque texte puisque la coordonnée temporelle dans son ensemble et en particulier cette relation entre TR et TAR en dépendent nécessairement<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Dorénavant TR et TAR

<sup>2</sup> Même si les réflexions de Todorov et Genette à ce sujet sont archiconnues, il convient, précisément parce qu'elles font déjà autorité, de les rappeler dans leurs aspects essentiels. (Cf. G. Genette: *Figures III*. Paris, Le Seuil, 1972 et T. Todorov: *Les genres du discours*. Paris, Le Seuil, 1978).

Pour Todorov, le problème de la temporalité dans le récit provient de la discordance essentielle qui existe entre le temps de l'histoire et le temps du discours: le premier étant linéaire, le second étant pluridimensionnel. C'est-à-dire que l'histoire peut offrir de manière simultanée plusieurs événements, mais le discours doit, nécessairement les disposer en diachronie, l'un après l'autre. De là, l'impossibilité de reproduire fidèlement l'histoire et l'opportunité de la déformation temporelle à laquelle recourt l'auteur non seulement dans un but esthétique —comme le signale Todorov— mais par nécessité, comme il arrive à beaucoup d'autobiographes qui rejettent la disposition chronologique par son caractère insidieux et restrictif, incapable de satisfaire leur dessein.

Déformations temporelles telles que la simple inversion de l'ordre chronologique ou les combinaisons les plus compliquées, comme il arrive, par exemple, lorsque plusieurs histoires interviennent dans le récit.

D'autre part, toujours dans le chapitre «Le temps du récit», Todorov fait brièvement référence au temps de l'énonciation (de l'écriture) et au temps de la perception (de la lecture). Cette courte allusion annonce cependant des considérations très pertinentes qui s'inscrivent dans le cadre du genre qui nous occupe.

Ces deux temps peuvent devenir des éléments littéraires s'ils sont introduits dans l'histoire. Le temps de l'énonciation, par exemple, non seulement à travers toutes les réflexions que peut insérer un auteur à propos de son activité d'écrivain, à laquelle il veut nous faire participer, mais encore à travers beaucoup d'autres procédés moins *explicites*, si l'on veut, mais également signifiants parmi lesquels toute sorte d'indices énonciatifs et argumentatifs. Le temps de la perception, de son côté, non seulement à travers les moyens «ingénus» dont parle Todorov —et qui ne touchent que le plan événementiel— mais encore par le fait même que toute littérature, et plus particulièrement la littérature autobiographique, implique une relation contractuelle. Si le plan de l'énonciation prend part dans un texte avec la même intensité que celui de l'énoncé, à tel point que l'énonciation arrive parfois à faire l'objet de l'énoncé, il est évident que le temps de la lecture intervient dans le récit dans la même mesure que le temps de l'histoire et le temps du discours. Autrement dit, la présence d'un émetteur suppose celle d'un récepteur, une temporalité en appelle une autre, donc le temps de la lecture peut être introduit au niveau du discours et non seulement dans celui de l'histoire comme le signale Todorov.

La description temporelle de Genette suit de près celle de Todorov: mais elle montre aussi certaines différences précises par rapport à l'inclusion du temps de l'énonciation à l'intérieur du temps du récit qu'il convient de rappeler. Or, ces différences provenant dans l'ensemble d'autres qui portent sur l'aspect et le mode du récit, on doit y revenir pour bien comprendre le désaccord qui nous intéresse en ce moment.

Or, le fait de mettre en question le caractère catégorique de ce principe de décalage temporel ne signifie pas que l'on ignore l'inadéquation incontestable entre le temps des faits vécus et le temps de leur récupération à travers l'écriture; cela implique plutôt mon rejet de l'hypothèse sur laquelle s'appuie la critique traditionnelle pour systématiser la nature de cette relation, et en vertu de laquelle on tendrait justement à supposer que toute pratique autobiographique chercherait la reproduction fidèle des faits vécus par l'auteur. Autrement dit, s'il est évident que, dans un texte dont l'objectif est la transcription de la vie passée, la différence temporelle, en termes absolus, entre le moment de l'action et celui de son récit est irréductible, il ne l'est pas moins, qu'il existe d'abord une quantité considérable de textes qui ne manifestent pas cette intention, ni s'orientent, par conséquent, dans cette direction, et puis, que la pratique montre à quel point, même dans certains textes qui appartiennent au premier groupe, les deux temporalités sont plus discordantes dans l'abstrait que dans la réalité concrète; car, malgré les déclarations d'intentions, la perspective présente finit toujours par s'imposer.

C'est pourquoi, afin de montrer la relativité de ce principe de décalage, je commencerai l'examen des dispositions avec la révision de l'ordre chronologi-

---

Pour Todorov, on le sait, l'aspect du récit exprime les différentes formes de perception des événements que peut avoir un narrateur; c'est-à-dire ce que la narratologie traditionnelle définit comme «le point de vue narratif». Alors que le mode du récit se rapporte aux différentes formes sous lesquelles le narrateur peut présenter l'histoire. Cependant, même si ces deux catégories semblent bien distinctes, Todorov perçoit que de nombreuses interrelations s'établissent entre elles par la considération que toutes deux prêtent à la figure du narrateur.

Genette, conscient en outre de l'inadéquation possible entre l'instance narrative et l'instance d'écriture, rejette ce classement et en propose un autre en redistribuant les éléments qui forment ces trois catégories. D'où sa tripartition célèbre pour l'analyse du discours en: *Temps, Mode et Voix*, qui résulte en définitive de la considération de l'instance narrative comme une réalité spécifique indépendante de l'instance d'écriture. Considération d'autant plus pertinente qu'elle implique directement la divergence entre les deux par rapport à l'inclusion du temps de l'énonciation à l'intérieur du temps du récit. Genette propose une concrétisation de l'instance qui produit le discours narratif. Pour lui, cette situation, qui fréquemment est loin de pouvoir être identifiée à l'instance d'écriture, exige sa propre dénomination. Et ainsi, imitant la dichotomie énoncé-énonciation et ayant défini le récit comme énoncé, il choisit pour exprimer cette nouvelle réalité le terme de *narration*.

De telle manière que, le temps du récit étant un temps hypothétique, ou plutôt faux, il est évident que le temps de l'énonciation ne peut y être inclus; il doit s'inscrire par contre dans celui de la narration, à l'intérieur de ce que Genette appelle *les voix du discours*. Cependant, vu que l'acte narratif, à son tour, est aussi, souvent, différent de l'acte d'écriture, l'instance énonciative dont parle Genette n'est pas non plus l'instance d'écriture, mais l'énonciation narrative, c'est-à-dire l'instance du narrateur, dont la présence, comme celle du personnage est également fictionnelle.

Pour signaler la temporalité de l'instance productrice d'un récit on ne peut donc parler que de temps de la narration, car le temps de l'énonciation (de l'écriture) échappe de l'espace narratif. Or, cette thèse de Genette, résultante de sa dichotomie récit-narration, et qui est sans doute très pertinente dans beaucoup de cas, s'avère entièrement inopérante dans le champ qui nous occupe, car l'autobiographie exige l'identité de l'auteur et du narrateur et, par conséquent, de leurs instances de production discursive. C'est pourquoi, cette fois-ci, la proposition de Todorov me semble plus pertinente, puisqu'elle permet d'inclure le temps de l'énonciation dans l'ensemble de l'analyse temporelle.

que-historique, où précisément *a priori* ce principe observe une plus grande pertinence.

Le fait qu'un texte autobiographique, disons *classique*, choisisse normalement la disposition chronologique-historique, s'explique, d'un côté, par le but primordial que semblent poursuivre ces auteurs, et, d'un autre côté, par le souci de véracité et de fidélité historique qu'ils semblent montrer aussi. Donc, cette disposition exige que l'homme prenne ses distances par rapport à lui-même, en vue de *se reconstruire* dans son unité et son identité à travers le temps. C'est pourquoi, seul l'axe diachronique étant actualisé, l'on peut parler de désaccord entre TR et TAR.

Mais cette structuration, en apparence si fidèle à la réalité historique, transgresse cependant, d'une certaine manière, l'expérience vécue, et résulte, pour cela même, artificielle et insidieuse pour beaucoup d'autobiographes.

En effet, même si les scènes rapportées suivent dans le texte le même ordre temporel qu'elles suivirent dans la «vie réelle», le fait est que, à partir du présent, l'autobiographe manipule sa mémoire, car il ne transcrit pas exactement les données qu'elle lui fournit, mais, faisant un tri, il en choisit celles qui conviennent le mieux à son dessein.

Il en résulte donc, d'une part, que malgré la coïncidence chronologique cet ordre est aussi *infidèle* au temps passé que n'importe quel autre et, d'autre part, que par-dessus cette volonté de véracité et d'exactitude chronologique, il existe chez ces autobiographes une volonté d'intelligibilité et de cohérence qui provient d'une réflexion au présent. L'influence du temps du souvenir (c'est-à-dire, le présent) est par conséquent inéluctable, bien que son actualisation ne se réalise pas dans ces cas à travers les intromissions explicites de l'auteur ni dans la structuration métaphorique du texte, mais à travers d'autres procédés, moins explicites sans doute, mais également signifiants, comme la disposition même des faits.

La structuration formelle même des événements montre ainsi que le temps de l'écriture —le présent— y tient lieu de manière décisive. De telle sorte que l'on peut affirmer que, même dans l'autobiographie *classique*, où la prépondérance de l'axe diachronique est irréfutable, l'axe synchronique intervient cependant à tel point qu'il détermine le vrai niveau de pertinence du principe de décalage entre TAR et TR, car en fait, comme le montre l'ordre chronologique lui-même, c'est l'orientation présente qui s'impose. La mémoire, qui est le seul instrument de la perception employé dans ces cas, n'a qu'une fonction récapitulative, organisatrice, qui consiste à réduire la pluralité du passé à unicité de la conscience présente.

Le passé n'est pas rappelé en lui-même et pour lui-même, il est rappelé du présent et pour le présent. Il s'agit de décrire l'origine de la situation actuelle, les antécédants du moment où se produit le discours présent. L'ordre chronologique-historique révèle sans doute un développement, mais celui-ci non seulement conduit au présent, mais encore part du présent, puisqu'en outre sa raison d'être n'est que la justification du moment actuel.

Néanmoins, malgré cette observation nécessaire, nous acceptons le principe de décalage entre TAR et TR dans les textes autobiographiques qui suivent cet ordre, car le support formel qui y prédomine est la narration et, en conséquence, l'axe temporel qui domine c'est l'axe diachronique. En somme, parce que ces auteurs conçoivent leur textes davantage comme histoire que comme discours; et comme il est connu, suivant les critères de la chronologie historique, pour que l'histoire d'une vie soit possible, il faut un certain écart temporel entre le moment des faits et celui de leur écriture, puisque c'est précisément la perspective historique celle qui permet à l'écrivain d'accorder, *a posteriori*, une unité à son aventure.

Mais celle-ci n'est pas la seule disposition possible. Souvent, en réponse à la méfiance qu'éveille l'ordre chronologique chez beaucoup d'autobiographes, d'autres structururations sont adoptées. Cette méfiance est due à deux raisons essentielles. D'une part, à la manipulation inavouée qu'implique toujours l'ordre chronologique-historique et, d'autre part, à l'insuffisance de son application par rapport aux buts poursuivis. Autrement dit, si cet ordre, malgré son apparente *objectivité*, résulte être aussi inexact et artificiel que n'importe quel autre, c'est-à-dire si la projection du présent est toujours inéluctable et si, en plus, le but de cet ordre (la reconstruction historique du *je* qui écrit) ne s'accorde pas non plus avec les objectifs que cherchent ces auteurs, il devient normal que l'on cherche d'autres dispositions qui, ignorant la chronologie, correspondent mieux à leurs intentions. Parmi ces autres dispositions, il faut répertorier l'ordre thématique ou associationniste —celui qui opère par association phono-sémantique—, l'ordre didactique et obsessionnel<sup>3</sup>.

Le choix d'un ordre thématique ou associationniste peut, certes, résulter de plusieurs intentions; or, il est évident qu'il découle surtout d'un désir d'accepter, sans réserves, la résonnance présente du passé objet de l'oeuvre. C'est-à-dire, en tout cas, d'une volonté manifeste de désestimer la *véracité* de la chronologie historique.

Ainsi, la dimension diachronique ayant disparu de l'intentionnalité de l'auteur, elle s'efface aussi du développement global du texte. Les événements ne sont plus présentés en succession conséquente, mais groupés par thèmes ou par les évocations phoniques ou sémantiques qu'ils provoquent; en tout cas, en synchronie, formant une texture fragmentaire en guise de constellation, où les éléments ignorant leur chronologie apparaissent de façon simultanée.

La différence entre l'ordre chronologique et l'ordre thématique est donc substantielle. Bien que l'on doive préciser que, dans les autobiographies qui suivent cette dernière disposition, le passé accomplit toujours une fonction en quelque sorte semblable à celle qu'il développe dans les textes qui sont ordonnés chronologiquement; car il constitue encore l'objet fondamental de l'écriture, même s'il est filtré par la conscience présente, dont l'intervention est ici non

<sup>3</sup> On suit ici de près le classement proposé par G. May dans *L'autobiographie*. Paris, PUF, 1979.

seulement acceptée, mais encore ouvertement sollicitée. De là que la nature des éléments composants soit toujours essentiellement narrative et, en conséquence, que l'incidence de l'axe diachronique soit aussi toujours appréciable.

Il faut donc noter également, dans ces cas, le désaccord entre TAR et TR, quoique maintenant l'action du présent ne soit plus *subreptice*, mais entièrement empirique.

La relativité du principe de décalage temporel que l'on avait signalée au début s'avère ainsi totalement pertinente dans les discours autobiographiques qui choisissent un ordre thématique ou associationniste. Mais la pertinence sera encore d'autant plus grande que l'axe synchronique de la temporalité interviendra avec une plus grande autorité. C'est justement le cas des textes qui suivent un ordre didactique.

Cette disposition résulte souvent d'un sentiment d'insatisfaction, sinon de frustration, face à la vie passée —bien que le sentiment contraire, c'est-à-dire un sentiment d'orgueil, soit aussi possible. Quoiqu'il en soit cette option révèle un dessein de formation qui pousse l'auteur à recomposer sa vie à partir des principes organisateurs que la conscience présente fait émerger. D'où, la progressive imposition de l'axe synchronique à laquelle on faisait allusion ci-dessus. Car si l'histoire est toujours soutenue par le passé, celui-ci non seulement a souffert le tri du présent, mais encore il accomplit une fonction bien différente de celle qu'il réalise dans les autres autobiographies qui suivent des ordres chronologique, thématique ou associationniste. Même si le passé, comme on a vu, n'est jamais rappelé en lui-même et pour lui-même, mais du présent et pour le présent, il est certain toutefois que ces dispositions (chronologique et thématique) accordent une certaine valeur propre au passé: celui-ci, malgré toutes les influences que le présent exerce sur lui, tend à représenter une réalité repérable dans le temps et dans l'espace sans aucun autre rapport avec le présent que le lien naturel qui s'établit *a posteriori*. Alors que dans une structuration didactique, la possible signification propre du passé —signification *effectivement* impossible— est rejetée en faveur de sa résonance présente.

Ainsi donc, même si la narration domine toujours la scène textuelle, comme le passé —objet de cette narration— n'a plus qu'une fonction de simple déclencheur de la réflexion actuelle, l'on peut, sinon refuser de manière catégorique le principe de décalage temporel, du moins restreindre considérablement son activité. Car, si au début de cette réflexion on faisait déjà remarquer que dans le genre autobiographique le désaccord entre TAR et TR s'en tenait exclusivement à la considération du texte comme histoire, maintenant à plus forte raison, il faut non seulement le placer à ce niveau, mais encore de manière plus précise au niveau de l'histoire concernant le passé, puisque l'application même de l'ordre didactique montre que l'histoire des textes qui l'adoptent comprend aussi bien des faits passés que des actions et des commentaires présents.

Et finalement, la dernière disposition susceptible d'être envisagée est celle qui surgit de l'expression spontanée des obsessions propres; c'est-à-dire, l'or-

dre obsessionnel. Ordre dont la pratique est exclusive des discours les plus modernes par les modifications et les altérations formelles qu'il implique et qui seraient, en principe, inconcevables dans les textes les plus *classiques*.

Il est bien connu que ni la configuration formelle d'une oeuvre, ni même pas son appartenance à une époque historique précise, ne permettent de déterminer sa modernité; ce trait dépend plutôt de la présence d'une série d'éléments qui, quoiqu'en rapport avec la structure formelle, ne concernent pas tant l'aspect superficiel de l'organisation que le substrat constitutif du texte, c'est-à-dire la morphologie de sa matière formelle et la fonction qu'elle accomplit. Parmi ces éléments il y en a trois qui sont sans doute les plus révélateurs:

- l'inclusion de composantes étrangères, en principe, au genre en question,
- la variation de la fonctionnalité des éléments qui lui sont propres, et
- les intromissions de l'auteur à travers des segments discursifs, où l'instance énonciative devient aussi pertinente —sinon plus— que l'énoncé.

Ces éléments signifiants de la modernité —non seulement d'une autobiographie mais de toute sorte de discours— constituent, en définitive, ces modifications et altérations formelles qu'entraîne l'adoption de l'ordre obsessionnel; et si l'on a cru pertinent de les rapporter en ce moment, c'est parce qu'elles transforment entièrement le rapport entre TAR et TR.

En effet, l'une de ces modifications étant l'inclusion de segments discursifs à travers lesquels prend corps la présence du moi à l'état d'écriture, il devient évident que l'axe synchronique de la temporalité, à savoir le temps de l'énonciation, est pour cela même nettement inscrit dans l'espace textuel.

En d'autres termes, le principe de décalage temporel est ici non seulement tout à fait relatif, mais encore peu probable, car ni le développement historique est l'objet de ces autobiographies, ni, en conséquence, le passé et la narration qui le rapporte ont la même fonction que dans d'autres textes plus traditionnels. Ici, dans ceux qui suivent une disposition obsessionnelle, bien que les segments narratifs dominent toujours quantitativement, ils n'imposent plus au texte leur caractère diachronique, car le temps de l'énonciation —le présent— est actualisé de manière permanente. D'une part, à travers les intromissions explicites de l'auteur et, d'autre part, par l'adoption même de cet ordre dont la progression résulte exclusivement de la résonance présente du passé relaté.

Contrairement à d'autres textes, dans ces textes-ci, le passé n'accomplit qu'une fonction prétextuelle; ce qui compte réellement c'est l'obsession qu'en a l'auteur au moment de l'écriture. Ces textes étant donc plutôt conçus comme discours que comme histoire<sup>4</sup>, il en découle la concordance fréquente, voire même la fusion, entre TAR et TR.

4 Je reprends ici la dichotomie déjà classique proposée par E. Benvéniste.

En conclusion, l'on peut affirmer que tant que les mobiles de l'autobiographe s'orientent vers la connaissance de soi à travers la description d'un développement diachronique, la relation temporelle entre l'action et son récit est assurément discordante; alors que quand ses intentions se dirigent soit vers la récupération du passé pour conjurer l'écoulement du temps, soit vers la quête du sens —direction et signification— de sa vie, ou la production de l'image de soi, soit simplement vers l'appréhension de l'essence la plus profonde de son moi, cette relation, loin de s'avérer dissonante, s'inclinera plutôt vers l'harmonie.

Il devient donc évident que cette différence dans le traitement de la temporalité résulte, finalement, de la question référentielle. Tant que l'autobiographie demeure un discours extraréférentiel, informé par la narration qui est elle-même un texte référentiel à développement diachronique, elle impliquera forcément —du moins dans la dimension historique— une distance temporelle entre l'action et son récit. Alors que quand elle constituera un discours intraréférentiel, l'intervalle entre le temps des faits et celui de leur écriture sera nul, car il n'y aura plus de réalité extrinsèque à rapporter, mais seul celle qui découle de l'écrit, et dans certains cas extrêmes seul le processus même de l'écriture se faisant au présent.

Pour terminer cette réflexion sur la question temporelle dans le champ autobiographique, il convient de signaler les interférences qui peuvent s'y produire.

Il est clair que tout discours autobiographique suppose et actualise un réseau touffu d'interférences temporelles, dont la plus ou moins grande complexité ne dépend que de la volonté qui l'incite et, en conséquence, du sens choisi dans la direction passé-présent, qui est le vrai noyau de toute démarche de cette nature. Néanmoins, même si dans toute autobiographie il existe des interférences temporelles, on peut signaler certaines tendances dominantes dans chaque cas. En raison de leur rapport avec les observations antérieures à propos de la relation entre TAR et TR, ces tendances peuvent être considérées le corollaire de cette analyse.

Il est, en premier, une nette tendance diachronique dans un corpus significatif de textes autobiographiques. En particulier, dans ceux dont la projection est seulement rétrospective, à savoir les discours qui naissent d'une volonté historique récapitulative.

En deuxième lieu, une double tendance diachronique et synchronique, également voyante, dans un autre corpus de textes —aussi significatif— qui optent plus que pour récupérer le passé en lui-même, pour le *revivre* en fonction de sa dimension présente. Dualité, donc, dans la proclivité temporelle dont les aspects diachronique et synchronique s'actualisent de façon simultanée: le premier sur le plan de l'histoire, le second sur celui du discours.

Et finalement, il existe un troisième mouvement susceptible d'être remarqué: c'est la tendance synchronique qui est entièrement propre des discours les plus modernes. Car, en effet, elle ne se retrouve que dans les textes où s'impo-

se une volonté introspective, ontologique et jamais historique. C'est-à-dire qu'elle se vérifie de manière exclusive dans le cadre d'une écriture orientée, d'un côté, vers la connaissance profonde du moi —au delà des repères temporels et spatiaux objectifs et concrets— et, d'un autre côté, orientée aussi vers l'actualisation constante de l'instance présente.

Cela signifie en d'autres mots: 1. qu'au nom de cette connaissance, le développement d'autres temps —ou plutôt espaces—, tels que l'imagination et la rêverie, est parfaitement possible; 2. que, tout comme ces deux derniers, l'espace du présent perd en grande partie sa dimension temporelle; et 3. que l'écriture elle-même, loin d'avoir une fonction de simple *transcriptor*, elle sert d'instrument d'analyse et de création. D'où, l'attention permanente que les auteurs de ce genre de discours portent à leur tâche, et aussi le besoin fatal de l'entreprendre constamment.

En conséquence, si les pôles temporels de la tendance diachronique s'inscrivent de façon irréfutable dans la chronologie historique, ceux qui interviennent dans les deux autres tendances appartiennent aussi sans discussion à ce que l'on peut appeler la chronologie autobiographique, celle qui provenant du processus même d'écriture oblige à une pratique asystématique et variable en fonction de chaque écrivain et, donc, inexistante *a priori*. A partir de ces données on pourrait établir des rapports avec la dichotomie vérité-authenticité, pierre de touche caractéristique de toute écriture autobiographique. Développement que pour des raisons de cohérence scientifique il faudra bien remettre à une autre occasion.

